

îles de la mer du Sud, dont même ils n'entendaient pas la langue, n'en ont guère pu avancer la civilisation. La bienfaisance de ces intrépides navigateurs s'est bornée à enrichir les plages qu'ils découvraient de quelques-uns de nos quadrupèdes, de quelques-unes de nos plantes nourricières, de quelques-uns de nos instrumens de fer ou d'acier. Il n'est pas impossible que ces actes d'humanité tournent un jour à notre avantage. Si jamais les colonies que nous avons fondées sur presque tout le globe venaient à se détacher de leur métropole, l'inquiétude qui nous tourmente porterait vraisemblablement nos descendans à former de nouveaux établissemens dans des régions qui ne nous offrent rien actuellement qui puisse tenter notre avarice. Ce serait une nouvelle direction pour le commerce.

vi.  
Commerce.

Le commerce ne produit rien lui-même; il n'est pas créateur. Ses fonctions se réduisent à des échanges. Par son ministère, une ville, une province, une nation, une partie du globe sont débarrassées de ce qui leur est inutile; par son ministère, elles reçoivent ce qui leur manque. Les besoins respectifs de la société des hommes l'occupent sans cesse. Ses lumières, ses fonds, ses veilles, tout est consacré à cet office honorable et nécessaire. Son action n'existerait pas sans les arts et la culture; mais sans son action la culture et les arts seraient peu de chose. En parcourant la terre, en franchissant les mers, en levant

les obstacles qui s'opposaient à la communication des peuples, en étendant la sphère des besoins et le désir des jouissances, il multiplie les travaux, il encourage l'industrie, il devient en quelque sorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'histoire ait conservé le souvenir. Situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie et de l'Afrique, pour recevoir et pour répandre toutes les richesses de ces vastes contrées, ils ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étaient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jetèrent les fondemens d'une république qui commença par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succédèrent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois et aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie et du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna pour ainsi dire à sa source, vers l'Orient. C'est là qu'il se fixa, tandis que les barbares inondaient l'Europe. L'empire fut divisé. Les armes et la guerre restèrent dans l'Occident; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où coulaient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle et d'ambition, de guerre et de fana-

tisme qui circulaient dans les veines des Européens ; mais elles rapportèrent dans nos climats le goût du luxe asiatique , et elles rachetèrent par un germe de commerce et d'industrie le sang et la population qu'elles avaient coûté. Trois siècles de guerre et de voyages en Orient donnèrent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avait besoin pour ne pas périr d'une sorte de consommation interne ; ils préparèrent cette effervescence de génie et d'activité qui depuis s'exhala et se déploya dans la conquête des Indes orientales et de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique , mais avec lenteur et circonspection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux et de combats , qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte occidentale de cette vaste région qu'ils se hasardèrent à doubler le Cap de Bonne-Espérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable était réservé à Vasco de Gama , qui en 1497 atteignit enfin le Malabar , où devaient se porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Asie. Tel fut le théâtre de la grandeur portugaise.

Tandis que cette nation avait les marchandises , l'Espagne s'emparait de ce qui les achète , des mines d'or et d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule , mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste , et comme signe , et comme marchan-

dise. Toutes les nations en avaient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées , pour s'approprier les jouissances qui leur manquaient. L'épanchement du luxe et de l'argent du midi de l'Europe changea la face et la direction du commerce en même temps qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes négligèrent les arts et la culture. Pensant que l'or devait tout leur donner , sans songer au travail qui seul attire l'or , elles apprirent un peu tard , mais à leurs dépens , que l'industrie qu'elles perdaient valait mieux que les richesses qu'elles acquéraient , et ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols et les Portugais devinrent ou restèrent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandais furent bientôt riches , sans terres et sans mines. Aussitôt que ces intrépides républicains se furent réfugiés au sein de l'Océan avec leur divinité tutélaire , la liberté , ils s'aperçurent que leurs marais ne seraient jamais que le siège de leur domicile , et qu'il leur faudrait chercher ailleurs des ressources et des subsistances. Leur vue se promena sur la face du globe , et ils se dirent : « Notre domaine est le monde entier : « nous en jouirons par la navigation et par le « commerce. Les révolutions qui se passeront sur « ce théâtre immense et continuellement agité « ne nous seront jamais étrangères. L'indolence « et l'activité , l'esclavage et l'indépendance , la

« barbarie et la civilisation , l'opulence et la pauvreté , la culture et l'industrie , les achats et les ventes , les vices et les vertus des hommes , tout « tournera à notre avantage. Nous encouragerons « les travaux des nations ou nous arrêterons leur « fortune ; nous les pousserons à la guerre ou « nous travaillerons à rétablir le calme entre elles, « selon qu'il conviendra à nos intérêts. »

Jusqu'à cette époque, la Flandre avait été le lien de communication entre le nord et le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies, qui s'en étaient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes, prirent sa place, et devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les puissances qui avaient à faire plus ou moins d'échanges.

Ce premier succès ne borna pas l'ambition de la nouvelle république. Après avoir appelé dans ses ports les productions des autres contrées, ses navigateurs allèrent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magasin immense, où ce que fournissaient les divers climats se trouvait réuni; et cette réunion de tant d'objets importans augmenta toujours à mesure que les besoins des peuples se multipliaient avec les moyens de les satisfaire. Une marchandise attirait une marchandise. Les denrées de l'Ancien-Monde appelaient celle du Nouveau. Un acheteur amenait des acheteurs; et les trésors acquis étaient une voie assurée pour en acquérir encore.

Tout favorisa la naissance et les progrès du

commerce de la république : sa position sur les bords de la mer à l'embouchure de plusieurs grandes rivières; sa proximité des terres les plus abondantes et les mieux cultivées de l'Europe; ses liaisons naturelles avec l'Angleterre et l'Allemagne qui la défendaient contre la France; le peu d'étendue et de fertilité de son terrain qui forçait ses habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commissionnaires; à vivre, en un mot, d'industrie au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat et du sol pour établir et hâter sa prospérité : la liberté de son gouvernement, qui ouvrit un asile à tous les étrangers mécontents du leur; la liberté de sa religion, qui laissait à toutes les autres un exercice public et tranquille, c'est-à-dire l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs; en un mot, la tolérance, cette religion universelle de toutes les âmes justes et éclairées, amies du ciel et de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin la république commerçante sut tourner à son profit tous les événemens, et faire concourir à son bonheur les calamités et les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatisme allumait chez un peuple ardent, que le patriotisme excitait chez un peuple libre; l'ignorance et l'indolence que le bigotisme nourrissait chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

L'industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui sème la jalousie et les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la première à s'apercevoir qu'on n'avait pas besoin de l'entremise des Hollandais pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avaient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption et la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contre-poison. Ce fut elle qui la première envisagea le commerce comme la science et le soutien d'un peuple éclairé, puissant, et même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances qu'une augmentation d'industrie ; plus d'encouragement et d'activité pour la population que de luxe et de magnificence pour la représentation. Appelée à commercer par sa situation, ce fut là l'esprit de son gouvernement et le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuse constitution, c'est l'état ou la nation entière : toujours sans doute avec le désir de dominer qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde avant de le soumettre. Par la guerre le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang et de plaies ; mais, par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'in-

dustrie dans un pays qu'il n'aurait pas conquis, si elle y avait été, où qu'il ne garderait pas, si elle n'y était point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce et sa domination, et qu'elle a réciproquement et tour à tour étendu l'un par l'autre.

Les Français, situés sous un ciel et sur un sol également heureux, se sont long-temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, et presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où l'Europe se trouvait de son temps, il y aurait un gain évident pour la culture et les productions d'un pays qui travaillerait sur celles du monde entier. Par ses soins s'élevèrent de tous côtés des manufactures. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or et d'argent, tout acquit dans les établissemens dont il dirigeait les opérations une perfection que les autres ateliers ne pouvaient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts, il en fallait posséder les matériaux. La culture en fut encouragée selon la diversité des climats et du territoire. On en demanda quelques-uns aux provinces mêmes du royaume, et les autres aux colonies que le hasard lui avait données dans le Nouveau-Monde, comme à tous les navigateurs, qui depuis un siècle infestaient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, et sur les matières premières, et sur la main-d'œuvre. Elle poussa cette branche précaire et

momentanée avec une vigueur, une émulation qui devaient laisser long-temps ses rivaux en arrière; et la France jouit encore de sa supériorité sur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe et de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, ont valu des trésors à l'état par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat et léger qui nous montre et nous inspire le goût de la parure, le Français domine sur toutes les cours, dans toutes les régions pour ce qui est d'agrément ou de magnificence; et son art de plaire est un des secrets de sa fortune et de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par les mœurs simples et rustiques qui font les vertus guerrières; lui seul y devait régner par ses vices. Son empire durera jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes et sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors avec sa confiance en lui-même il perdra cette industrie qui est une des ressources de son opulence et des ressorts de son activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu et de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ses ambitieux voisins s'enrichir des dépouilles de la mer et des deux Indes. Son action a été gênée même sur ses frontières, continuellement ravagées par des guerres destructives, et jusque dans l'intérieur de ses provinces, par la

nature d'une constitution singulièrement compliquée. Il fallait beaucoup de temps, des lumières étendues et de grands efforts pour établir un commerce de quelque importance dans une région que tout semblait en repousser. Cette époque approche. Déjà le lin et le chanvre sont vivement cultivés, et reçoivent une forme agréable. On travaille la laine et le coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou sont perfectionnées. Si, comme le caractère laborieux et solide de ses habitans permet de l'espérer, l'empire parvient jamais à payer avec ses productions, avec ses manufactures, les manufactures, les productions qu'il est réduit à tirer d'ailleurs, et à retenir dans son sein l'argent qui sort de ses mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il serait absurde d'annoncer aux nations du nord une destinée aussi brillante, quoique le commerce ait aussi commencé d'améliorer leur sort. Le fer de leur âpre climat, qui ne servait autrefois qu'à leur destruction mutuelle, a été converti en des usages utiles au genre humain; et une partie de celui qu'ils livraient brut n'est vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles n'avaient pas avant que la navigation eût reçu cette prodigieuse extension qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont

porter eux-mêmes dans des rades étrangères, et cette activité étend leurs idées, leurs opérations et leurs bénéfices.

Cette nouvelle âme du monde moral s'est insinuée de proche en proche jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe et des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin on est encore plus heureux d'énervier l'espèce humaine sous les toits des ateliers que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus et d'une vie entièrement occupée. L'or et l'argent ne corrompent que les âmes oisives qui jouissent des délices du luxe au séjour des intrigues et des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras et les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes à reproduire; dans les villes maritimes à naviguer; dans le centre d'un

état à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature: sans cesse il la modifie, et sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés et façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent et dégradent l'espèce, elle s'endurcit et se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repaie pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des temps héroïques. Sans doute il est facile, il est beau de peindre les Romains, avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes les nations oisives ou commerçantes, policées ou féroces; brisant ou méprisant les vases de Corinthe; plus heureux sous des dieux d'argile qu'avec les statues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il est encore plus doux et plus beau peut-être de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses, qui roulent sans cesse autour du globe pour le défricher et l'approprier à l'homme; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abîmes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux soutiens, ou de nouvelles jouissances; remuer et soulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémisphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication qui rejoignent un continent à l'autre; suivre toutes les routes du soleil, franchir les bar-